



Greil Marcus: Dylan, l'Amérique et moi

Le Point a rencontré le plus éminent historien et philosophe de la culture musicale de notre temps.

PROPOS RECUEILLIS PAR MICHEL SCHNEIDER

Connaissez-vous un critique de rock qui cite Bossuet et le mouvement dada à l'appui d'une analyse d'un morceau des Talking Heads? Et fait remonter la pop culture aux gnostiques du Moyen Âge? Greil Marcus est né en 1945 à San Francisco. Diplômé de Berkeley, journaliste pour le magazine *Rolling Stone* entre 1975 et 1980, il collabore entre autres revues au *Village Voice* et à *Esquire*, et enseigne

à la New School de New York. Spécialiste mondial de Bob Dylan, à qui il a consacré trois livres, il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages sur la musique, le cinéma et la culture populaire américaine.

Livre culte d'un auteur culte, encyclopédie érudite de la subversion et de la révolte, son célèbre « Lipstick Traces », paru en 1980, fut qualifié par le *New York Times* de « meilleur livre sur la musique pop de tous les temps ». Cet essai inclassable et passablement fou, qui écrit « une histoire secrète du XX^e siècle » à partir de ses marges, est aujourd'hui républié chez Allia dans une édition magnifiquement illustrée. Au même moment paraît le nouveau livre de Marcus, « Three Songs, Three Singers, Three Nations », dans lequel, à travers trois chansons, une de Bob Dylan, une de Geesheik Wiley et une de Bascom Lamar Lunsford, il livre une autre histoire de l'Amérique. Rencontre.

PHOTO: RENAUD POISSON/LE POINT

Le Point : Le rock est-il mort ?

Greil Marcus : Je n'emploie plus l'expression rock'n'roll depuis que j'ai vu une vidéo où des soldats américains se préparant à tuer des civils en Irak criaient : « Let's rock and roll ! »

Et l'idéologie que véhiculait le rock ?

Le rock était la religion de l'Amérique, ce « soupier de la créature opprimée, cette âme d'un monde sans cœur, cet esprit qui survit dans des conditions sociales où l'esprit est exclu », pour parler comme Marx. Aujourd'hui, plus aucune créativité.

De gauche, cet esprit ?

Il faut se méfier des chansons qui peuvent être reprises partout le monde, de l'extrême gauche à David Duke [l'ancien chef du Klu Klux Klan, NDLR], comme « I Won't Back Down », de Tom Petty, ou « Born in the USA », de Springsteen, que s'est approprié Reagan. Ou même « You Can't Always Get What You Want », des Rolling Stones, diffusée pendant les meetings de Trump, en 2016, comme un message encourageant les Américains volés de leurs vies à devenir des puissants à travers lui. Aujourd'hui, les péquenots sont de droite. Ce sont là, en culture au moins, qui votent à gauche.

Et cette musique qu'on dit pop ?

Le rock et la pop sont une même musique. Une survivance complètement écrasée par le rap. Pour refuser les rappers au Rock & Roll Hall of Fame, les puristes disent : « Ce n'est pas du rock, ils ne chantent pas et ne jouent pas de la guitare. » C'est raciste et stupide.

Que pensez-vous du Nobel de Bob Dylan ?

Dylan a fait plus que nulle autre personne pour que la poésie entre dans la vie quotidienne de nos contemporains partout dans le monde. C'est un génie de la langue, mais pas de la littérature. Cette idée stupide est venue à de vieux (comme moi) académiciens nostalgiques voulant faire jeune (pas comme moi). Ils croyaient attirer l'attention sur un de ces auteurs peu connus qu'ils ont couronnés ces derniers temps. Le Nobel était en fait pour eux mêmes. La non-réponse de Dylan est à la hauteur de sa légende. Comme dans « I'm Not There », le film de Todd Haynes où il est incarné par plusieurs acteurs, il est toujours ailleurs que là où on l'attend. Cela s'appelle le génie. Je l'ai rencontré deux fois. La première, en 1963, à un concert de Joan Baez, j'ai félicité après sa partie de chansons. Il m'a répondu : « I was shit, man. »

Qu'est-ce qu'une belle chanson ?

Quand on l'écoute, on entend un homme qui raconte une histoire qui devait absolument être racontée. Comme Dylan avec « Blind Willie McTell ».

Aujourd'hui ?

Quelle chose du rock vit encore chez Kanye West ou même Lady Gaga. Je considère « Bad Romance » comme un hymne de l'Amérique d'aujourd'hui. L'Amérique invisible. Une nation débousoyée. J'adore cette chanson, ses arrangements, cette violence cachée sous les phrases mélodiques doucereuses.

Qu'appellez-vous l'Amérique invisible ?

Les hontes secrètes, la violence, la religion meurtrière, les bestes, les supersétions. On la trouve chez ■■■

« Il faut se méfier des chansons reprises par tout le monde, de l'extrême gauche au Klu Klux Klan. »

■■■ Mark Twain, dans les vieux films, les chansons folk. C'est l'Amérique qui n'a de connexions qu'avec elle-même, enfermée dans ses valeurs. « The Times They Are A-Changin' », chantait Dylan en 1964. Qu'est-ce qui a changé ? Dans les mentalités, tout, en apparence : l'avortement légal, le mariage gay, etc. Mais peu de choses, au fond. Les temps changent, répond notre époque à Dylan, mais pas dans le sens que tu souhaitais.

Trump, une régression ?

Une dépression. Le *breakdown* d'une Amérique qui voudrait encore croire en sa suprématie. L'effondrement sur soi et la peur d'affronter le monde. « America is back » veut dire « retournons en arrière ». La montée du populisme de Trump est à la fois un phénomène nouveau, dû aux conséquences de la mondialisation, et une résurgence de l'Amérique des démagogues plus ou moins racistes et violents. C'est aussi le retour des aspirations de la « vieille Amérique dérangée », « The Old, Weird America ». Celle des « Basement Tapes » de Dylan sur laquelle j'ai écrit un livre, l'Amérique des sous-sols où bat la musique sourde des pulsions.

Comment voyez-vous l'avenir politique et social de l'Amérique ?

Trump a été un accident. Sans l'attaque de James Comey (ancien directeur du FBI, NDLR) contre Hillary Clinton, il n'aurait jamais été élu. Mais il va durer. Deux mandats. Sans guerre civile mais avec beaucoup de morts comme ceux causés par le sabotage en cours de l'Obamacare et une fracture profonde entre l'Amérique des côtes et celle de l'intérieur. Chaque fois que les républicains l'emportent, il y a plus de gens qui meurent, par absence de médecine, à cause du racisme et de la légitimation de la violence des Américains armés. On a devant nous une longue nuit sombre, laquelle que comme le Moyen Âge, j'espère me tromper, je suis un peu paranoïaque.

La musique est-elle la voie royale pour décrire une société ?

C'est le sens de mon dernier livre : à travers trois chansons, faire le portrait de trois chanteurs ; faire le tableau d'une époque, des ses aspirations sociales, des ses échecs politiques. On n'écrit pas une chanson, elle monte en vous et vous dit : « Fais quelque chose, écris-la, fais-la entendre. » Et en elle c'est tout l'inconscient d'une époque qui remonte à la surface.

La musique peut-elle changer le monde ?

La vision du monde qu'on met les gens, bien sûr ; et aussi répondre aux attentes qu'ils ont d'un monde moins violent, sinon meilleur. Elle a le privilège sur les autres arts d'être intimement en accord avec votre inconscient, sous la peau, et aussi d'être partagée avec beaucoup d'autres.

Quel sera votre prochain livre ?

Tout un livre sur « Gatsby le magnifique » ■

« Lipstick Traces », de Greil Marcus, traduit de l'anglais (américain) par Guillaume Godard (Allia, 560 p., 30 €).

« Three Songs, Three Singers, Three Nations », traduit de l'anglais (américain) par Guillaume Godard (Allia, 160 p., 12 €).

l'icône. Essayiste et critique rock, Greil Marcus offre un regard unique et en chansons sur l'Amérique d'aujourd'hui.